



HAL
open science

La science et l'imaginaire. Le cas de la cryptozoologie

Gilles Boëtsch

► **To cite this version:**

Gilles Boëtsch. La science et l'imaginaire. Le cas de la cryptozoologie. Boëtsch G, Gagnepain J. Du Big foot au Yéti, anthropologie de l'imaginaire., Musée de la préhistoire des Gorges du Verdon, pp.49-57, 2008. hal-02568985

HAL Id: hal-02568985

<https://hal.science/hal-02568985>

Submitted on 19 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La science et l'imaginaire : le cas de la cryptozoologie

Gilles BOËTSCH

UMR 6578. Unité d'Anthropologie : adaptabilité biologique et culturelle
CNRS/Université de la Méditerranée
Faculté de Médecine – Secteur Nord – Bd Pierre Dramard, 13916 Marseille Cedex 15

Le domaine du savoir progresse par la pratique scientifique et les découvertes qu'elle entraîne. La Science repose sur la mise en relation de différents phénomènes pour en donner une interprétation explicative permettant de prévoir ou d'anticiper. Elle vise à établir des modèles pouvant ou non reposer sur des démarches empiriques. Ces modèles d'explication du réel constituent des paradigmes⁽¹⁾. Un paradigme donne une lecture cohérente de l'organisation de la matière, de la vie ou même de la société. Un paradigme constitue aussi une représentation sélective et symbolique d'un phénomène empirique (système ou processus). Nous ne voyons pas les électrons de nos yeux, mais leur réalité - démontrée par l'expérimentation - s'intègre dans le système de connaissance du monde physique que propose la science occidentale. Mais un paradigme peut être infléchi ou totalement remis en cause, à condition de remplir un certain nombre de conditions expérimentales ou d'insertion dans un nouveau paradigme. Les deux plus grandes ruptures paradigmatiques que la science occidentale ait connues sont :

1°) La révolution copernicienne concernant l'Univers et en particulier la place de la Terre au sein de celui-ci.

2°) La révolution darwinienne qui montre les mécanismes de transformation des espèces au cours du temps.

Mais le nouveau modèle scientifique proposé doit être très robuste, ce qui n'est pas toujours le cas (ex. : Jacques Benveniste et la mémoire de l'eau).

Karl Popper va repenser la place de l'induction dans la démarche scientifique (Popper, 2006). Car si toutes les sciences sont basées sur l'observation

(ou l'expérimentation), l'observation ne garantit en rien la justesse de la théorie ; elle n'est pas non plus prédictive. Pour s'inscrire dans la démarche scientifique, l'observation doit aller dans le sens proposé par la théorie. Il parle donc de « corroboration » et non de vérification. Une proposition scientifique est ainsi réfutable ou falsifiable. La proposition « Dieu existe » n'est donc pas scientifique, mais dotée de sens. Est-ce que la proposition « le yéti existe et il habite les montagnes de l'Himalaya » est une proposition scientifique ? Nous le verrons plus tard en montrant bien que si la science sert à construire une réalité à la fois plus matérielle et plus objective par le principe de validation, ce sont l'observation et l'expérimentation qui constituent les méthodologies les plus prégnantes pour valider la théorie.

L'imaginaire peut se définir comme le « champ général de la représentation humaine sans qualification explicative ou praxique » (Durand, 1985). L'imaginaire constitue une capacité à former des images dans le mental ; il puise sa source dans la pensée et intègre toutes les représentations que les hommes se font de l'univers, de la nature ou de l'humanité. Comme toutes les représentations, l'imaginaire tente de fournir des réponses pour comprendre l'ordre (continuité) ou le désordre (rupture) du monde qui nous entoure.

I – La construction du modèle anthropologique

Depuis toujours, l'Homme s'interroge sur sa nature, c'est-à-dire qu'il tente de comprendre ce

1. Concept introduit par Kuhn en 1962 dans la première édition de son ouvrage *La structure des révolutions scientifiques*

qui le sépare de l'animal et ce qu'il peut avoir en commun avec d'autres hommes. Chaque culture construit des propositions d'identité et d'altérité parfois souples, parfois radicales, éloignant ou rapprochant de certains animaux (totémisme) ou de certains groupes humains (racisme).

Pour la science occidentale, la différence entre humanité et animalité ne saurait se réduire à l'anatomie comparée. La légitimation de l'identité humaine s'appuie essentiellement sur les discours philosophiques. L'humanité, c'est la mise en place de technologies comme la maîtrise du feu (500 000 ans) ou la taille du silex (2,5 millions d'années), du langage, d'organisations sociales. Si ces capacités existent chez certains animaux (Chapoutier, 2004), la spécificité du cerveau humain a permis de développer des concepts inédits dans le monde animal, comme la mort, la religion ou l'art.

Homo sapiens vs humanité

Déjà les penseurs et savants grecs se sont interrogés sur le problème de la frontière lorsqu'ils s'intéressaient à la nature de l'homme. Les Grecs Homère et Hésiode parlent d'altérité lorsqu'ils définissent le jeu des frontières subtiles entre les hommes, les bêtes et les Dieux.

Aristote, dans son « Histoire des animaux », situe déjà l'homme dans la série animale. En tête de celle-ci, certes, mais sans en faire une exception. Il précise même avec précision les différences anatomiques et physiologiques qui séparent les hommes des singes (chez l'homme, plus grand volume

cérébral par rapport à la masse corporelle, bipédie, langage articulé, et même plus grand rapport de l'avant-bras au bras chez le singe). Les premiers travaux en anatomie humaine semblent être ceux de l'école d'Alexandrie (323 av. J.-C.) et c'est Galien, le médecin de Marc-Aurèle, qui publia le premier traité d'anatomie (II^{ème} siècle).

Mais ce traité pose un problème scientifique et surtout médical dans la mesure où il a été réalisé à partir de dissections sur les animaux, en particulier sur le singe, anatomiquement proche de l'homme. Cette anatomie contenait évidemment de nombreuses et grossières erreurs lorsqu'on tentait de l'appliquer à l'homme. Ces erreurs faussèrent durant de nombreux siècles les connaissances de l'anatomie de l'homme en ne différenciant pas l'homme du singe.

De son côté, la relation de voyage avait aussi son rôle dans la construction de l'identité, puisque les voyageurs de l'Antiquité intégraient une bonne part de fantastique dans les descriptions des peuples qu'ils faisaient, étendant ainsi les possibilités de variabilité morphologique envisageables ; la cryptozoologie elle-même se fonde sur la relation de voyage puisque la recherche des animaux « cachés » ou d'hommes étranges ne peut s'effectuer en laboratoire mais dans des contrées reculées, isolées, sauvages.

La Renaissance fut l'époque de l'ouverture de l'Occident sur le Monde - en tout cas d'une réelle connaissance de celui-ci - par la découverte de pays lointains. Si les Portugais reconnaissent le pourtour de l'Afrique jusqu'à l'embouchure du Congo (1484) et repoussent les limites du monde



Figure 1. Galien professant l'anatomie, à Rome, dans le temple de la paix. Gravure du XIX^{ème} siècle.



Figure 2. Alexandre rencontre les monstres. *Le Livre des conquêtes et faits d'Alexandre le Grand*, Jean Wauquelin (texte), Willem Vrelant (enluminure). Bourgogne, milieu du 15e siècle. Bibliothèque nationale de France

connu des Européens, Christophe Colomb aborde aux Antilles en 1492 et bouleverse radicalement la représentation du monde et de ses habitants que proposait jusqu'alors la théologie chrétienne.

Avec la littérature de voyage, puis avec les problèmes posés par les différents types de colonisation, en particulier les procédures de conversion au christianisme mises en place, un comparatisme s'institue. Le pluriel des sociétés - et des religions - interroge. Ce questionnement produit des oeuvres comme les *Essais* de Montaigne (1580). Le discours sur les Indiens est engagé dans une polémique entre les partisans de la conversion en masse et les partisans de la conversion par la douceur⁽²⁾.

Ces démarches - celle du savoir médical et celle des voyages - de prime abord indépendantes, convergent pour donner lentement naissance à une histoire naturelle de l'Homme et de sa diversité. Elles enclenchèrent un processus de rupture, qui sortit le problème de l'Homme des cadres mentaux structurés par la théologie chrétienne. Ce processus se caractérise par le développement de l'empirisme (Méthode et activité scientifique s'appuyant sur l'expérience) et du comparatisme ; en ce sens, l'étude d'Edward Tyson, *Orang Outang sive homo sylvestris, or the Anatomy of a Pygmy compared with that of a Monkey, an Ape and a Man* (1699) paraît exemplaire puisqu'elle vise à résoudre de manière scientifique, par l'anatomie comparée, un problème formulé à partir de la découverte empirique d'espèces intermédiaires (*missing links*) : celui

de la place de l'homme dans la nature.

Tout ceci (la géographie et l'anatomie comparée) représente une mise en cause du monogénisme créationniste, lequel, il faut bien l'avouer, posait problème dans l'intelligibilité du monde tant que l'histoire sainte était traitée comme histoire de l'humanité. Quand bien même, les auteurs s'avéraient-ils attachés à la religion, la découverte de nouveaux peuples et d'espèces animales morphologiquement voisines de l'homme assura le fondement empirique de l'anthropologie. Dès lors, l'acceptation de cette nouvelle vision du monde rendait

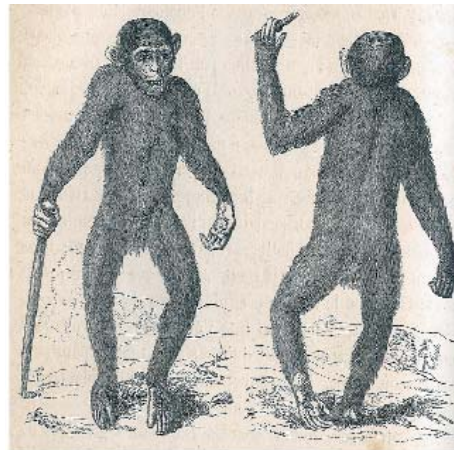


Figure 3. Le Pygmée, d'après Tyson, 1699.

inévitable le débat phylogénique.

Monogénistes et polygénistes

Marco Polo avait déjà ouvert les pages de lecture de peuples extraordinaires situés dans un ailleurs oriental quand La Peyrère publia son ouvrage



Figure 4. Peuple des Blemmyes, *Livre des Merveilles*. Bibliothèque nationale de France

2. La conversion en masse est politique : elle anéantit l'identité de l'autre. Par contre, la conversion douce enseigne à la fois la connaissance de l'autre et la duplicité.

Praeadamitae (1655), dans lequel il prétendait démontrer qu'Adam et Eve étaient seulement les ancêtres du peuple juif, peuple coexistant avec d'autres peuples, les *Gentils*, qui remonteraient à d'autres êtres créés avant eux, en même temps que les animaux. La Peyrère était croyant, mais il ne pensait pas remettre en cause le dogme chrétien ; simplement, il ne faisait que développer dans ses conséquences ultimes, une lecture possible de la Genèse concordante avec la nouvelle réalité du monde. Pourtant, ce

premier discours polygéniste s'avéra "progressiste" dans le contexte philosophique de l'époque puisqu'il remettait en cause le dogme. D'un autre côté, il faut bien voir qu'il est aux fondements du "racisme" positiviste qui débouchera au XIX^{ème} siècle sur un polygénisme radical mené par Morton (1847), Nott and Gliddon (1854, 1857). La révision du concept d'unité de l'homme qui prévalait dans les religions monothéistes fut provoquée par la découverte du Nouveau Monde. Cette découverte fut d'une importance extrême pour le monde occidental dans la mesure où celle-ci remettait en cause le dogme chrétien, en particulier tel qu'il fut formulé dans *La cité de Dieu* (415) de St Augustin lorsque ce dernier déclarait impossible l'existence de terres habitées aux antipodes. La découverte du nouveau monde rendait ceci caduque dans la mesure, où, d'une part des hommes habitaient des contrées inconnues et où, d'autre part, ils avaient été séparés longuement des populations connues, en particulier des Européens. Ils ne pouvaient donc pas avoir la même origine qu'eux.

Mais ceci allait encore plus loin puisque c'est grâce à la découverte d'une altérité possible, d'un autre qui ne devrait pas exister dans une humanité connue et entendue et qui se trouve brusquement attesté, que la pensée européenne a pu se construire en tant que telle : si on n'est plus le Monde à soi tout seul, on en devient seulement une partie qui demande à définir sa différence. L'ouvrage de La Peyrère ne provoqua pas immédiatement la

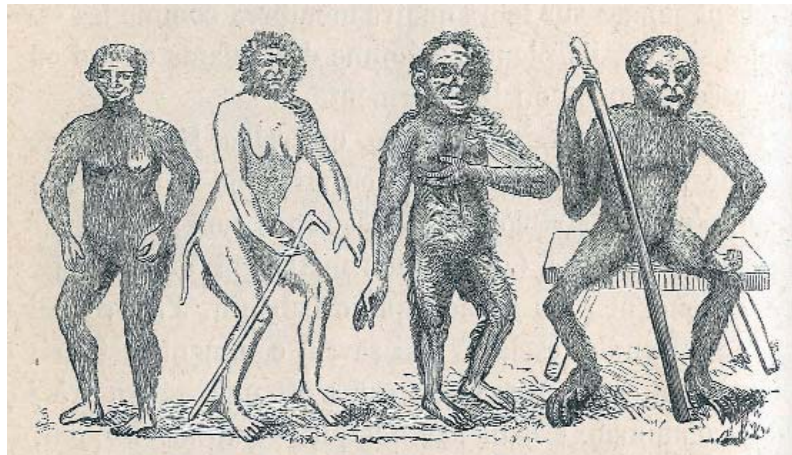


Figure 6 : 1. *Troglodyta Bontii*; 2. *Lucifer Aldrovandi*; 3. *Satyrus Tulpii*; 4. *Pygmæus Edwardi*, Linné, 1758 "Systema Naturæ"

construction du débat polygéniste que l'anthropologie connaîtra au cours du XIX^e siècle parce qu'il pourra se développer par les grandes découvertes en paléontologie humaine, mais l'idée était en route.

Linné et la classification

Linné n'est certes pas le premier savant à proposer une classification à l'intérieur du groupe humain reposant sur des critères biologiques. Le premier essai de classification des groupes humains d'après leur morphologie est celui de François Bernier : dans le numéro daté du vingt quatre avril 1684 du « Journal des sçavans » et intitulé *Nouvelle division de la Terre par les différentes espèces de races d'hommes qui l'habitent*, Bernier y distingue 4 ou 5 races - c'est le mot qu'il emploie lui-même - d'hommes dont la différence si notable, peut servir de juste fondement à une nouvelle division de la Terre. François Bernier esquisse une division des hommes qu'il a rencontrés au cours de ses voyages. Il divise les hommes en quatre espèces et sous l'espèce numéro un, il inclut : " toute l'Europe à la réserve d'une partie de la Moscovie. On y peut encore ajouter une partie de l'Afrique (...). Car quoique les Egyptiens, (...) soient fort noirs, ou plutôt basanés, cette couleur ne leur est pourtant qu'accidentelle, et ne vient qu'à cause qu'ils s'exposent au soleil (...)". Cette division est basée sur la géographie et ses critères morphologiques sont peu élaborés.

On peut donc considérer que la première classification « scientifique » de l'humanité est celle de Linné. L'auteur de la nomenclature binaire ne fait cependant pas usage du terme de « race », il parle surtout de la classe, de l'ordre, du genre, de l'espèce

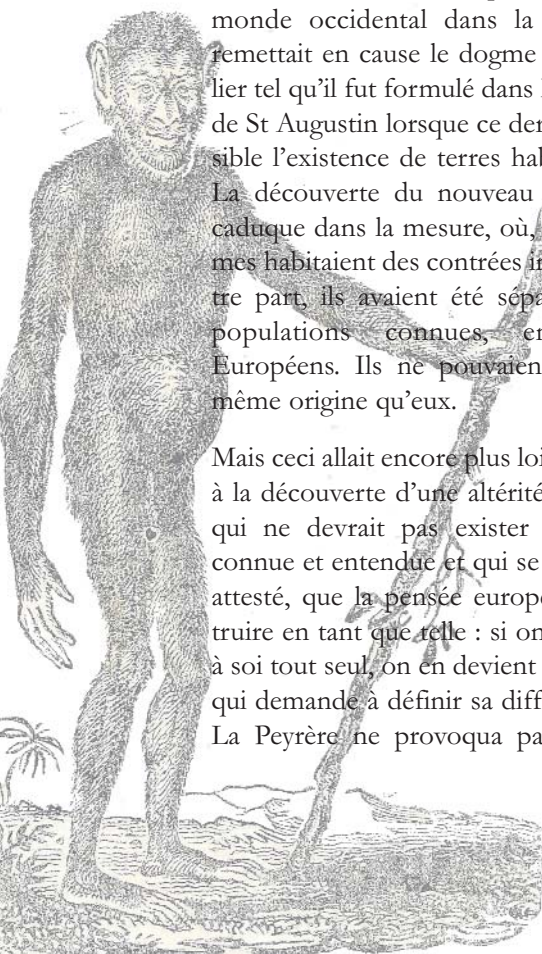


Figure 5. L'orang-outang, Linné, 1758 "Systema Naturæ"

ce et de la variété. Dans la deuxième édition du « *Systema naturae* » (1740), il divise *Homo sapiens* en six variétés, puis dans la X^{ème} édition de « *Systema Naturae* » (1758), Linné distingue un ordre des primates divisé en quatre genres: le premier, *Homo*, est à son tour subdivisé en deux : *Homo sapiens* et *Homo sylvestris*, les trois autres genres appartenant à l'ordre des primates étant le genre *simia* (singes), *lémur* et enfin *vespertilio* (Chauve-souris). On remarque que les anthropoïdes sont séparés des autres singes et rangés dans le même genre que *Homo*. A l'intérieur de *Homo sapiens*, Linné donne six divisions : *Ferus*, *Americanus*, *Europæus*, *Asiaticus*, *Asser* et *Monstruosus*. Toutefois, ses descriptions sont extrêmement sommaires et faites d'éléments hétérogènes. Ainsi, *Asser* (l'Africain) par exemple, est « noir, flegmatique, a la fibre lâche. Cheveux très-noirs, crépus ; peau veloutée ; nez plat ; lèvres grosses ; mamelles longues aux femmes qui allaitent. Il est rusé, paresseux, négligent. Il se frotte le corps d'huile ou de graisse. Il est gouverné par la volonté arbitraire de ses maîtres ». Quant à *Asiaticus*, il est « jaunâtre, mélancolique, a la fibre roide. Cheveux noirâtres ; yeux bruns. Il est sévère, fastueux, avare. Il se couvre de vêtements larges. Il est gouverné par l'opinion ». Linné utilise des noms géographiques pour définir ses quatre variétés et il est aussi curieux de constater qu'il associe à ces localisations géographiques des caractères correspondant aux humeurs de la médecine médiévale : colérique, sanguin, mélancolique ou flegmatique, caractérisation devenant rapidement sans valeur pour cause d'exceptions trop nombreuses.



Figure 7. « *Infans partibus inferioribus caninis* » Enfant aux membres inférieurs de chien et « *Puer capite elephantino* » Garçon à tête d'éléphant, selon Ulysse Aldrovandi (1522-1605) in *Monstrorum Historia*, Bologne, Tebaldini, 1642. Collection Agence Martienne

L'*Homo monstruosus* est un concept très intéressant de classification d'individus dans des catégories « extraordinaires » signifiant une anomalie radicale. Cette classification est paradoxale puisque Linné nie le principe généalogique. En effet, quelle peut être la définition du monstrueux si ce n'est celle d'être différent, mais dans une proximité dérangeante. C'est celui qui n'est pas dans la norme. Mais c'est celui qui peut renvoyer à des formes hybrides improbables.

Ce concept sera d'ailleurs repris et exploité par l'américain Barnum au début du XIX^e siècle dans ses célèbres « *freak shows* » (Bancel *et al.*, 2002).

II - Le problème de la preuve, de la trace, de l'observation et de la cohérence avec le paradigme en cours

Procédures d'analyse, de hiérarchie de détermination.

Le classement.

Dans « Kant et l'ornithorynque » (1997), Umberto Eco nous montre que notre manière de constituer un savoir - en particulier dans le domaine de la zoologie - correspond au fonctionnement actuel d'un ordinateur. Il y a des fichiers qui contiennent des informations sur les propriétés des éléments : la vache est un animal qui broute de l'herbe, qui rumine... Ces fichiers sont regroupés selon certains critères dans des dossiers. Les dossiers regroupent ainsi des fichiers selon une logique, mais en tout cas, ne contiennent aucune information de base. La taxonomie est un arrangement hiérarchique.

Umberto Eco nous rappelle que lorsque Marco Polo arrive à Sumatra, il voit (pour la première fois) des rhinocéros. Il n'en avait jamais vu et n'en avait jamais entendu parlé. Mais sa culture lui fournissait un référentiel, celui de licorne (qu'il n'avait non plus jamais vu, mais dont tout le monde parlait). C'était censé être un quadrupède avec une corne. Donc Marco Polo va parler de licorne en parlant de rhinocéros. Sa licorne asiatique ne correspond pas pourtant à l'idée qu'il s'en faisait (elle n'était pas blanche et élancée, mais noire, laide et

pleine de poils). Bien que son imaginaire s'accorde mal à la vision des faits, Marco polo décide de ne pas formuler de découverte d'un nouvel animal (ce qui est pourtant la réalité taxinomique) mais d'augmenter la variabilité morphologique au sein du groupe des licornes. Pour Marco Polo, le rhinocéros fait partie de son système de connaissance du Monde et sa découverte n'introduit pas de rupture paradigmatique. Si la licorne était reconnue à l'époque comme faisant partie d'un bestiaire (même fantastique) pourquoi nier l'existence d'une variante asiatique ?



Figure 8. Adrian Jefficheff, dit "JoJo the Wolfboy" affiche du cirque Barnum, 1893.

Ceci confortait le concept même de licorne par l'observation et l'analogie et suggérait l'idée de formes esthétiques plus soutenues en Occident (pelage à la blancheur immaculée *vs* poils noirâtres).

Umberto Eco cite un second exemple, celui de l'ornithorynque découvert en Australie à la fin du XVIII^e siècle. En 1799, un exemplaire de l'animal est empaillé et ramené à Londres. Les naturalistes n'en crurent pas leurs yeux, certains soupçonnant même qu'il s'agissait d'une farce grossière comme avaient l'habitude de le faire certains taxidermistes chinois en associant des bustes de singes avec des queues de poissons. Le problème taxinomiste était épouvantable : comment associer un bec avec des pattes palmées et une queue et des poils de castor. Comment être oiseau et quadrupède, ou quadrupède et ovipare, voire ovipare et allaiter ses petits. Autant la licorne paraissait croyable à l'époque de Marco Polo où l'on pensait le monde habité d'animaux et d'êtres fantastiques comme les géants ou les hommes des bois, autant l'ornithorynque, animal brusquement observé et observable, devenait incroyable.

En effet, le problème classificatoire posé par l'ornithorynque est intéressant sur le plan scientifique à plus d'un titre car l'ornithorynque possède des attributs anatomiques qui le rendent difficilement classable : ovipare, allaitant ses petits, possédant un bec de canard, des pattes postérieures avec des griffes, une queue de castor, des pattes antérieures palmées.

Il peut ainsi, suivant les critères retenus, être tout à la fois mammifère, poisson, reptile, oiseau. L'affaire était très complexe du point de vue de la taxonomie car l'animal pouvait effectivement rentrer dans plusieurs groupes antagonistes. Chose impensable pour les héritiers de Linné et il fallut 80 ans de négociations scientifiques pour parvenir à un classement zoologique consensuel. Pour être validé, un fait scientifique comme une expérience ou une observation doit s'intégrer dans un paradigme de connaissance.

Chaque nouvelle découverte peut avoir deux fonctions cognitives différentes. Soit conforter les modèles de savoir (les paradigmes) en en posant une nouvelle pierre, soit montrer que cette nouvelle découverte scientifique met en doute et



Figure 9. L'Ornithorynque, dessin de Gaston Noury, 1892, *La Science Française* n°64

remet en jeu le paradigme du moment. Mais dans ce cas, la preuve et la démonstration doivent être puissantes pour pouvoir provoquer ce que l'on nomme une rupture paradigmatique. En ce qui concerne l'ornithorynque, les naturalistes ont eu durant longtemps deux attitudes : soit ils penchaient pour le modèle ovipare et ne voyaient pas de mamelles dans leurs observations, soit c'était le modèle mammifère et ils ne trouvaient pas d'œufs. Mais la découverte avec le temps de mamelles et d'œufs a obligé à une relecture du modèle taxonomique dominant sous forme d'une médiation entre différents types d'énoncés comme le pense Rorty (1979).

III - Les crypto-hominidés

La figure inverse est un modèle scientifique sans preuves observées et validées ; ceci constitue une complexité systémique de l'objet.

La proposition formulée est : comment pallier le manque de preuve pour conforter une théorie, sans pour autant avoir recours à l'ésotérisme !

Si le recours à l'ésotérisme (la science des choses cachées) est fréquent dans l'explication des phénomènes (par exemple : malheurs divers, catastrophe, faillite, maladie...), c'est que celui-ci donne un sens aux choses que la science a des difficultés à expliquer. Ainsi, Heuvelmans parle-t-il dans son introduction à l'ouvrage « Sur la piste des bêtes ignorées », d'« archives secrètes de la zoologie » dans un « monde saturé de mystère ».

Les crypto-hominidés génèrent plusieurs interrogations jusque dans les milieux scientifiques car leurs possibilités d'existence ne sont pas évacuées des ouvrages de vulgarisation scientifique et intègrent des schémas évolutifs (Senut, 2001) avec la problématique de leur position supposée dans l'arbre phylétique des hominoïdes, famille des pongidés. Mais pour en faire un objet de science, il convient de leur appliquer les processus de validation scientifique, en particulier celui de l'observation directe et de la preuve matérielle s'il s'agit, comme certains aimeraient le faire croire, d'espèces vivantes mais cachées aux regards.

3. Cf Le film « Matrix » des frères Wachowski sorti en 1999.

a) Reproduction et sélection

Le modèle darwinien d'évolution humaine s'appuie sur l'observation de la diversité biologique comme résultat de la variation et des changements du milieu. Le mécanisme de sélection naturelle ou de survie du plus apte nécessite que la fécondité différentielle puisse agir comme moteur. Nous sommes dans une logique de populations et non d'individus isolés. Un seul individu ou même un petit groupe ne peut espérer se reproduire de génération en génération. Pour survivre, les espèces doivent comporter de nombreux individus.

b) Traces matérielles

Contrairement aux premiers hominidés (Toumai au Tchad et *Orrorin* au Kenya dont les âges datent d'environ 7 et 6 millions d'années), les cryptohominidés (yeti, bigfoot, almalsty...) possèderaient la particularité très singulière de ne laisser aucun fragment ostéologique dans des sites. De même, leur existence ne serait associée à aucune preuve matérielle alors que *Homo habilis* a laissé les premiers outils en Afrique, datant de 2,5 millions d'années. Malgré leur ancienneté, ces objets ont été découverts dans les années 1960 en Tanzanie et dans les années 1970 au Kenya. Les absences de preuves matérielles directes ou indirectes sont des éléments difficilement réfutables.

c) L'occultisme comme substitut à la démarche scientifique.

L'idée que la réalité proposée à notre entendement n'est pas le réel n'est pas une idée nouvelle. Elle fait partie des capacités humaines à générer des formes imaginaires infinies. Le raisonnement est simple mais efficace puisqu'il existe et perdure dans de nombreux systèmes culturels. La supposition initiale est que la réalité proposée est incomplète. A côté du monde objectif existeraient un ou des mondes parallèles³. Ainsi, pour les « occultistes » les choses troublantes, douloureuses, dérangeantes qui marquent notre vie répondraient à des lois « magiques » (puisque incontrôlables) qui leur donnent - lorsqu'on les connaît - tout leur sens. C'est la démarche des sciences occultes qui tente de prévoir l'avenir par des signes connus des seuls initiés grâce à des supports symboliques (tarot, astrologie, lignes de la main...).

d) La théorie du complot et de la dissimulation

Cette vision de la réalité a pris forme entre les deux guerres avec l'explosion de la SF américaine qui prépara un terreau fertile à l'idée de contact possible avec des mondes ou des choses inconnus. A partir des années 1945 et sous la pression idéologique de la guerre froide, les américains se sont mis à voir des ennemis partout. Ennemis radicaux qui allaient envahir les USA, qu'ils viennent de l'URSS ou de Mars. Ce fut un feu d'artifice d'apparitions, de corps d'extraterrestres cachés aux yeux du public par le gouvernement à des fins militaires (Roswell), de milliers d'animaux estropiés ou dépouillés de leurs viscères par les martiens ou les militaires... On assistait à un complot gigantesque visant à cacher la réalité à l'opinion publique de l'existence de mondes extra-terrestres hostiles. Puis, d'un seul coup, les extra-terrestres disparurent de la une des journaux comme par enchantement.

e) La cryptozoologie

La Cryptozoologie est littéralement la « science des animaux cachés ». Si de tous temps, l'homme a cru en l'existence d'animaux fabuleux (dragons, licornes, sphinx, phœnix, griffons...), il leur attribuait souvent des qualités singulières. Ils étaient aussi souvent des hybrides d'homme et d'animal (centaures, sirènes, loups-garous...).

Les textes et l'iconographie antique et médiévale nous parlent d'hommes des bois et d'hommes sauvages.



Figure 11. Combat dans la forêt avec un homme sauvage et velu, Hans Burgkmair, vers 1500.

Ceux-ci s'inscrivaient dans un système de croyance et de superstition qui expliquait l'ordre du Monde.

La cryptozoologie s'inscrit dans une attitude un peu différente puisqu'elle se fonde aussi sur un système de croyance et de mystère tout en prétendant rationaliser sa démarche en se dotant de dispositifs utilisant les pratiques exploratoires classiques. Elle utilise l'idée (réelle) que toutes les espèces zoologiques du Monde ne sont pas encore connues du monde scientifique et prétend construire une zoologie sans objet scientifique directement observable. Le créateur de cette « non-discipline » scientifique est Bernard Heuvelmans ; l'ouvrage fondateur est « Sur la piste des bêtes ignorées » paru chez Plon en 1955. Les « objets » de recherche de la cryptozoologie les plus célèbres sont « Nessie » le monstre du Loch Ness, et le Yeti. Pour ce dernier, ainsi que pour tous les animaux anthropomorphes « cachés », on pourrait parler de cryptoanthropologie (Yeti, Bigfoot, Soko, Almasty...) puisqu'elle s'intéresse à des êtres cachés anthropomorphes.



Figure 10. Combat de centaures et de Griffons, Jean de Mandeville, *Voyages (Livre des merveilles)*, vers 1410-1412, Manuscrits Français. Bibliothèque nationale de France

Cette « non-discipline » naturaliste échappe aux processus de validation de la connaissance scientifique, car les faits et les observations sont uniquement spéculatifs et soumis à la mode (comme le furent en leur temps les OVNI). Les faits « scientifiques » sont toujours attestés de manière très indirecte (témoignages) ou s'appuient sur des « traces » (empreintes de pas) scientifiquement non validées.

Finalement, la seule démarche scientifique qui les concerne en tant qu'objets scientifiques ne repose pas sur les méthodes naturalistes (pas de restes certifiés, contrairement aux hominidés pour lesquels les restes sont relativement nombreux et validés) mais sur des méthodes relevant des traditions populaires et de la littérature orale. Les méthodes de l'ethnographie s'intéressant aux constructions des imaginaires collectifs - au travers des discours, des légendes et des représentations iconographiques - sont finalement les seules qui peuvent nous fournir un savoir indiscutable sur le fonctionnement de l'imaginaire.



Figure 12. Homme sylvestre Hammenhog XV^e siècle. Manuscrit Schembart de Nuremberg. Bibliothèque communale de Nuremberg. Tous droits réservés.



Figure 13. Femme sauvage Hammenhog XV^e siècle. Manuscrit Schembart de Nuremberg. Bibliothèque communale de Nuremberg. Tous droits réservés.